

# *Libretto*



PAUL BRANCION

# LE CHÂTEAU DES ÉTOILES

Étrange histoire de Tycho Brahé,  
astronome et grand seigneur

roman

*libretto*

© Éditions Phébus, Paris, 2005.

ISBN : 978-2-36914-306-2

Je remercie Tycho Brahé pour son œuvre et la rencontre que j'en ai faite grâce aux excellents travaux de John Allyn Gade et J. L. E. Dreyer. Ma reconnaissance va aussi à Agnès Acker, professeur d'astrophysique à l'université de Strasbourg, et à Daniel Egret, président de l'observatoire de Paris, pour leurs éminents conseils et l'aide amicale qu'ils m'ont apportée.

PAUL DE BRANCION



PREMIÈRE PARTIE

LE CHIFFRE TREIZE





## Un

Rasmus naquit poète, sujet, identificateur. Noire, il faut savoir que noire fut la nuit, et le silence qui s'ensuivit. Bouleversé de voir apparaître ce fils de l'étrange astronome, le cosmos en frémit jusqu'aux limites de l'univers.

L'histoire de son père sera narrée ici comme un conte réel, évoquant, au travers de l'erreur, la félicité d'un puissant et douloureux destin.

Il faisait sombre, la mer s'était retirée depuis bientôt dix heures de la nuit. La demeure de Tycho Brahé, seigneur de Vaine, astronome au royaume du Danemark, était restée illuminée. Un enfant devait naître au cours de cette nuit. Le mage l'avait précisément indiqué dans le livre de l'île. Déjà, la mère était prise de douleurs. Le père tournait et retournait dans la grande salle du rez-de-chaussée du château d'Uranienborg. La servante veillait près des linges propres qu'elle avait fait bouillir et rebouillir pour l'occasion. Le page dormait près du chien.

Dans sa chambre la mère roulait des yeux furieux, tant sa colère était grande d'avoir eu, depuis neuf mois, à porter ce fardeau. Elle n'avait pas voulu ce treizième enfant. Elle ne supportait plus d'être grosse. Elle haïssait sa condition de femme et puis elle était seule. Seule dans sa douleur, seule dans sa rage. Plus personne ne s'intéressait à elle après les douze garçons qu'elle avait mis au monde : Magnus, Egon, Jørgen, Eigill, Lars, Henrik, Thorbjørn, Hed-Frederik, Fried,

Claus, Skjold et Kasper. Elle savait déjà que ce dernier enfant qui allait venir, qui était presque là, serait un garçon. Plus que toute autre chose au monde, Tycho Brahé, son mari, désirait que ce soit une fille. Il serait contrarié, son courroux risquait d'être terrible. Une fille, cela n'était pas possible car Agnethe aimait le sel et ne s'en privait guère. Tycho le lui avait supprimé mais elle en prenait en cachette. Sa fidèle servante Tyra lui en apportait, trompant sans difficulté la surveillance du maître. Elle mangeait aussi des olives cassées afin d'être sûre de ne point engendrer de femelle. C'était sa façon à elle de se venger de son mari qui la dégoûtait avec ses poils puant la graisse de phoque dont il s'enduisait le corps pour se protéger du froid, et ses ongles longs, sales et cassés.

Elle songeait à leurs étreintes, quand il passait sa main sur son corps et qu'au lieu de s'abandonner elle imaginait avec horreur les petites parcelles d'immondices noires qui se trouvaient sous ses ongles. Lui n'en avait cure, il fouillait le sexe de sa femme. L'obscurité de la chambre était totale. Il la pénétrait sans vergogne. Il était lourd mais point gras. Elle le craignait.

Et ses douleurs recommençaient.

Entendant ses appels, la servante monta dans la chambre et referma la porte.

Rasmus vit donc le jour dans la rage de sa mère, l'indifférence du monde et la déception de son père. Il vit le jour avec rudesse et rapidité. Il sortit du ventre de sa mère avec force. Il vivait bien. Il ouvrit les yeux pour assister au désespoir de son père qui contempla sa jeune virilité avec accablement. Alors il hurla, alors Rasmus hurla. Tycho, ne perdant pas, malgré son cœur blessé, le sens de ses devoirs, posa la main sur la tête de son treizième fils pour en quelque sorte l'adouber. Il déclara que son nom serait Rasmus. La mère souriait de sa délivrance. Tycho, bien à tort, prit ce sourire pour un acquiescement.

Agnethe souriait à la liberté, à la légèreté de son propre

corps retrouvé. Elle souriait en goûtant sa vengeance, c'était bien un fils. Rasmus, le nouveau-né, se tut un instant, comme pour apprécier la situation, pour constater que la rage de sa mère s'était muée en satisfaction et la déception de son père en acceptation; puis il reprit son cri. Il hurla de toutes ses forces, les poings serrés, le visage congestionné. Le contact avec la vie était brutal. Il n'en voulait pas. Il la refusait avec une virulence qui, malgré lui, disait oui à ce monde, à l'air qui pénétrait dans ses poumons en lui faisant si mal; oui à ce nouvel état qui depuis de longs mois lui était si lentement, si posément donné. Oui, en criant à sa manière une réponse aux réactions mélangées que sa venue suscitait chez ceux-là mêmes qui, deux cent soixante-dix jours avant, l'avaient conçu de leurs étreintes.

Le père le prit dans ses bras afin de le présenter à la lumière. Il chercha la fenêtre mais c'était la nuit; alors il l'approcha d'un chandelier, puis le replaça dans les bras gelés de sa mère. Elle dénuda son sein mais il resta sec, ne donnant rien qu'une légère rougeur, irritation due aux véhémentes succions de Rasmus. On appela alors la nourrice qui dormait. Elle vint, les yeux bouffis, et Rasmus commença à téter goulûment sous les regards émus de Tycho. Certes il était refait, certes il n'était pas dupe de ce coup qui le frappait, mais cette fille, qu'il avait tant espérée et qui, encore une fois, était venue en un fils, lui plaisait. Curieusement même, un sentiment de satisfaction l'avait pris.

Il jeta un regard noir à sa femme qui baissa les yeux.

– Il faudra donc, ma chère Agnethe, que nous fassions un quatorzième enfant ! lui dit-il – et il crut ainsi transformer sa déception en espoir.

Il descendit l'escalier et réveilla le page avec quelque violence.

– Debout, imbécile, n'as-tu pas entendu la nouvelle? Je suis père de nouveau.

Dans la chambre, Agnethe pleurait, à l'écart de la joie de sa libération. Elle se sentait abandonnée, triste et inutile. Cette naissance, qui avait traversé son corps de femme plus profondément encore que sa rage, au fond l'indifférait, ne la concernait pas.

Elle leva les yeux sur son enfant affairé à sucer le sein généreux de la nourrice. Souriant douloureusement, elle eut un haut-le-corps, son sourire devint grimace, et des larmes coulèrent sur ses joues ravinées.

La naissance était accomplie, Rasmus allait vivre.



Tycho Brahé sortit regarder l'horizon et dire deux mots aux astres. La mer alors lentement revenait, et sous un croissant de lune on devinait le retour des flots. Tycho marcha. Un léger ressac commençait à battre la rive. Il en augura mille félicités pour ce Rasmus qui plaisait tant et si curieusement à son cœur déçu.

Il parla aux éléments de ce sentiment de défaite qu'il avait ressenti en voyant que de nouveau un enfant mâle lui était donné. Il dit son bref et violent désespoir. À côté de la violence et de l'amertume, il voyait étrangement un cercle de douceur. Il percevait quelque chose, il voulait interroger les astres et les forces essentielles directement, seul à seul, devant l'océan. Mais les astres malins, ce soir-là, l'abandonnèrent à sa déconvenue. Ils ne laissèrent filtrer que de sournoises lumières.

Ne voyant rien venir, Tycho rentra, et, la porte refermée, fut pris par le silence de son logis que seuls troublaient ses reniflements sonores. Le mutisme des éléments l'avait mis mal à l'aise. Il était irrité mais, habitué aux lentes approches, il saurait attendre un signe, une indication... Il monta à

l'étage, vérifia que ses fils dormaient bien. Demain, ils feraient connaissance avec leur frère. Sa femme était assoupie elle aussi. Tycho marcha dans le corridor sombre et referma sur lui la porte de sa chambre.

Cette nuit-là, Tycho Brahé rêva de chiffres et de combinaisons complexes dans lesquelles intervenaient successivement le chiffre 13 et le chiffre 7. Il rêva aussi d'une seconde naissance, terrestre celle-là, celle de l'esprit, et il rêva de la mise au monde de l'esprit de Rasmus. Il y trouva une forme de réconfort. Pour le reste, il s'enfonça dans les contrées fragiles et désertiques de la pensée pure où les couleurs ne vont qu'à demi-teintes.

Tycho échappait de très peu à l'enfer dont il était un sociétaire de qualité ; non qu'il fréquentât en aucune façon le diable, mais il affrontait seul les forces du mal. Elles étaient en lui, elles faisaient partie de lui. À la vérité il ne voyait pas en quoi ces forces étaient mauvaises ou nocives, elles étaient part des extrémités mêmes de sa pensée. Son rapport au monde était sombre et violent. La vie des gens importait peu. Il s'agissait de poursuivre ses réflexions sans entrave et de pousser ses hypothèses le plus loin possible sans combat moral, ni effusion.

Au milieu de la nuit Tycho se réveilla, les éléments étaient déchaînés. Pourvu que l'eau ne monte pas trop, pensa-t-il. L'île était basse et, par très gros temps, les vagues qui s'engouffraient en montant dans la passe de Helsingør risquaient de faire sauter les digues. Toute l'île vibrait. On entrevoyait parfois la lune, le jour était encore loin. Tycho décida d'aller vérifier lui-même si les digues résistaient aux assauts de la mer. Il enfila une pelisse et des bottes. Son pas résonna fort dans les couloirs vides. Il tira le verrou de la grande porte. La nuit était épaisse. Le vent poussa la porte, il eut grand-peine à la refermer. Dehors, c'était la sarabande des nuages et du vent. Il n'était qu'un objet, une girouette que faisait

tourner la bourrasque. Tycho passa l'enceinte du château, monta vers les collines. Le vent couchait les arbres qui craquaient. Là-haut il vit que les digues résistaient bien. Il prit le chemin des sources, le puits de pierre grise avait débordé et semblait un verre de céramique trop rempli, déglutissant son contenu. Il pensa à Inge Oxe, sa marâtre, car la vision de ce puits lui apparaissait à la fois dérisoire, inutile et tendre.

Tycho se souvint des paroles du Roi, de son roi : « Gardez-vous bien, seigneur Brahé, gardez-vous bien mais gardez aussi le phare car il indique aux bateaux les dangers des hauts-fonds. Je sais que vous songez plus au ciel qu'aux marins ; cependant, comme seigneur de Vaine, vous devez veiller à ce que la lumière brûle sans faille toutes les nuits afin que, par votre faute, aucun bateau n'ait à connaître le naufrage. »

Le Roi, son maître aimé, devait à cette heure dormir bien blotti sous sa couette de plume dans les bras de sa maîtresse du jour. Son âtre devait être chargé jusqu'en haut des chenets, dispensant une chaleur d'enfer bénéfique. Tycho songea au Roi avec affection.

Tycho allait rentrer lorsqu'il se rendit compte qu'il avait omis de vérifier si le phare brûlait malgré la tourmente. Pourtant il avait donné sa parole. Il marcha jusqu'aux falaises, ce fut long et pénible. Son manteau était lourd. Il pesta contre le vent. Le phare était éteint. Ce n'était pas la première fois ! Il jura.

Tycho fit irruption avec violence dans la cabane du gardien endormi. Renversant une chaise, il le tira du lit et le traîna dehors malgré la pluie. La chemise de nuit du malheureux flottait dans la tempête et ses pieds nus s'enfonçaient dans la boue. Tycho le secoua d'importance.

– Tu vas me rallumer ce phare ! Si par malheur un bateau fait naufrage, tu seras pendu !

Tycho le lâcha d'un coup et s'en fut attendre dans la mesure qu'il accomplisse sa tâche. La fille du gardien Hans Vagt, le sommeil brisé, s'était arrachée mollement à la couche où

elle reposait aux côtés de son père. Tycho la regarda longuement. Elle restait, les pieds nus, dans un coin de la pièce. Elle avait les cheveux sombres. Ses petits seins troublés perçaient sous sa chemise. Tycho avait senti l'odeur de la nuit en cette couche molle et incestueuse. Il était ému, révolté. Sa violence provoquait sa passion et son malheur. La fille lui rendit très rapidement son regard puis baissa les yeux.

Un autre soir le phare serait éteint, un bateau s'échouerait sur les bancs de sable, des marins périraient. Le père serait emmené, condamné à mort. Le Roi ordonnerait qu'on exécute la sentence, et la fille resterait seule au logis.

Tycho était un ogre assoiffé, non de sang mais de chair, de chaleur intime, de jeunesse émue apeurée et troublée par le poids de sa puissance. Inspirait-il aux jeunes filles l'admiration du bandit, de l'homme bestial dont la violence, la lourdeur même éveillent en leurs sens d'étranges frissons ?

Il avait flairé la fille de Hans Vagt le gardien. Lorsqu'il eut constaté que le phare brillait de nouveau dans la nuit agitée, Tycho retourna vers Uranienborg, obsédé par cette vision qui exaspérait son désir. Il avait oublié ses fils, ses étoiles, Agnethe, la morne et douce Agnethe. Seul Rasmus était resté présent en son cœur malgré le trouble, la colère, les gestes brutaux et l'envie de prendre cette fille dans le lit du père incestueux. Rasmus ne le gênait pas, il était bien son fils, il aurait pu tout voir.

Dans sa chambre, il se déshabilla en regardant le feu qui se mourait doucement. Des gouttes de pluie, tombant de la cheminée, faisaient en s'évaporant un petit chuintement amical. Assis sur son lit, Tycho était pensif et tourmenté. Il porta les mains à son visage, comme s'il allait se décomposer. Il avait mal d'avoir vu en face une réalité qu'il connaissait mais qui s'était dévoilée à lui comme jamais auparavant. Son sang circulait avec force dans ses veines, il sentait sourdre en lui l'animal avide de violence, de colère, de haine, de brutalité, de luxure. Il percevait la poussée sauvage de son corps. Jamais

à ce point il n'avait éprouvé qu'il était le maître, qu'il pouvait tout briser, gens et choses. Seul Dieu et le Roi pouvaient mettre un frein à ses exigences. Il eût pu posséder la fille de Hans Vagt sous les regards de son père. Il eût pu déchirer sa chemise, la prendre par la taille, caresser ses seins, la posséder, jouir d'elle, l'humilier, la battre. Le père n'aurait rien dit, nul n'aurait rien dit. Tycho se complut en ces pensées, elles lui remuaient profondément les sens ; pourtant il en savait aussi la profonde injustice.

Il était exténué. Il se coucha de nouveau. La tête posée sur l'oreiller blanc, il gémit et se retourna.

Écoutez la respiration de Tycho, elle est calme et pesante. Il dort d'un sommeil profond comme si Dieu l'avait choisi de toute éternité.



Tycho se réveilla, le visage dans un rayon de soleil. Sa tête était lourde. Il appela le page, mais le page ne vint pas. De fureur il attrapa ses bottes au pied du lit et les jeta avec fracas sur la porte de chêne. Le bruit alerta le page qui se précipita jusqu'à la chambre du maître.

– Tire les rideaux, lui dit Tycho, le soleil me gêne !

– Mais, mon maître, le soleil est déjà avancé.

– Mêlé-toi de ce qui te regarde et apporte-moi mes habits ; ensuite tu iras voir si mes fils sont réveillés ! Tu leur diras que je les attends dans la salle à dix heures, puis tu demanderas à Tyra d'habiller mon fils Rasmus pour la présentation à ses frères. Je ne veux pas qu'il soit en langes. Il faudra lui mettre la robe de dentelle. Allez, dépêche-toi !

Tout en se vêtant, Tycho pensa à la lumière qui lui avait manqué dans la nuit et pourtant l'avait réveillé presque violemment.



Lumière, songea-t-il, comment se fait-il que moi qui ai tant vécu, je fusse, hier, si déboussolé et que, tel un gamin, je pusse confondre le jour et la nuit? Treize fils, c'est au fond un résultat généreux. Il sourit et fut pris du soudain désir d'aller voir Rasmus. Il se dirigea vers la chambre de sa femme mais l'enfant n'y était pas. Agnethe était seule.

– Où est Rasmus? demanda Tycho, n'a-t-il point dormi avec vous?

– Pas plus qu'avec vous, lui répondit Agnethe.

– Êtes-vous donc une mère sans cœur?

– Je ne suis pas sans cœur, je suis lasse et usée et ne suis pas si forte que je puisse supporter toute la nuit les cris de votre dernier fils.

Tycho haussa les épaules.

– Dites à la nourrice que je veux voir mon fils à dix heures dans la salle.

– Votre page nous l'a déjà fait savoir. En robe de dentelle, n'est-ce pas? Ne craignez-vous pas que vos autres fils aient des doutes sur le sexe de cet enfant?

– Madame, si j'en avais le temps et si je ne trouvais pas là que sottises, je pourrais vous dire que votre faiblesse et votre inaptitude à concevoir, et à garder en vie, des êtres du même sexe que vous-même, devraient vous ôter l'envie de faire des mots d'esprit et vous inviter à considérer avec humilité votre impuissance à vous reproduire.

Puis avec précipitation, refusant d'écouter ce qu'Agnethe aurait pu lui répondre, Tycho sortit de la chambre.

Il ne savait pas comment présenter la nouvelle à ses fils. Il voulait leur faire comprendre que Rasmus aurait dû être une fille et que son courroux était grand, pourtant cet enfant était au-delà de la colère.

Les fils savaient déjà tout. Ils avaient entendu le remue-ménage dans la maison. En pleine nuit ils étaient venus espionner. L'un des frères avait même – selon leur rite fraternel – assisté

à l'événement et, de retour dans la chambre, il avait tout raconté aux autres. De la naissance ils savaient tout. En effet, une tradition déjà ancienne puisqu'elle datait de Lars, le cinquième frère, voulait que le plus âgé assistât à l'accouchement de la mère, à la venue au monde du nouveau-né. Après que le père était passé, comme à l'habitude, vérifier qu'ils dormaient et que le mystère de cette venue au monde était bien gardé, ils écoutaient tous avec passion le récit de la naissance de leur nouveau frère. Cette année, la tâche avait pour la première fois été confiée au quatrième frère : Eigill. Les deux aînés Magnus et Egon étaient en pension sur le continent et Jørgen, qui venait après eux, avait accepté de laisser son tour. Caché derrière la tenture magique, Eigill avait regardé avec fascination puisque, pour lui, c'était la première fois. Il avait vu la naissance, il avait vu aussi leur père sortir par deux fois au cours de la nuit.

Les fils de Tycho Brahé attendaient donc sans impatience, dans la grande salle encore froide. Les uns regardaient par la fenêtre, les autres parlaient ou caressaient le chien. Ils étaient tout juste curieux de voir Rasmus, ils étaient moqueurs, goguenards car ils savaient tout. Ce qui les réjouissait, c'était de voir comment leur père, réputé redoutable, allait leur présenter la chose. Ils l'entendirent venir et un léger frisson les parcourut. Ils se tinrent un peu plus droits, leurs sourires, leurs attitudes se figèrent légèrement, leurs paroles se firent plus douces, plus amènes.

Tycho entra d'un pas vif.

– Je ne vous embrasse pas, leur dit-il. À partir d'aujourd'hui je ne vous embrasserai plus, on n'embrasse pas treize fois. Vous avez un frère. Votre mère a mis au monde un fils. Il est en bonne santé. Mais où donc est la nourrice ?

Elle arrivait justement, portant l'enfant qu'on devinait vaguement sous les dentelles, le velours et la soie. Il dormait. Il se fit un mouvement parmi les frères pour voir ce frère dont ils savaient tout mais qu'ils n'avaient jamais vu.

– Doucement, dit Tycho, doucement! Avant de regarder et de toucher votre frère, je dois vous dire que vous devrez l'aimer et l'aider. Il s'appelle Rasmus et, malgré la robe, je vous jure que ce n'est pas une fille – Tycho ferma les yeux un court instant. Cet enfant ne sera pas un enfant de la haine ni de la violence.

Rasmus venait de se réveiller et se trémoussait dans les bras de la nourrice, cherchant son sein. Les frères rirent, s'approchèrent, lui touchèrent les mains. Chacun voulut le voir, le caresser, le prendre, lui parler.

Pris par une émotion soudaine, Tycho était sorti. Il avait envie de crier, de pleurer, de clamer sa rage et sa détresse.

Il passa par l'appentis où l'on remisait les outils à bois, se saisit de la plus grande cognée qu'il put trouver et s'en fut vers la forêt. Le silence le prit, les arbres cachèrent sa souffrance, ils en payèrent le prix. Il dut en abattre un grand nombre mais les craquements ne parvinrent pas jusqu'aux hommes. Tycho frappait comme un fou et le désordre de sa folie ne blessait que lui. Il se voyait plonger dans les airs et tournoyer en s'abattant comme on se noie vers les abîmes. Il frappait les arbres en gémissant. Cette furie qui l'avait pris n'était qu'un normal et juste retour des choses.

Normale aussi cette blanche jeune fille qu'il rencontra derrière un merisier alors qu'il reprenait son souffle. Il ne lui parla pas d'abord, il tourna autour d'elle. Terrorisée à la vue de ce monstre hirsute et suant, dont l'odeur eût fait fuir le plus audacieux, elle n'imagina pas une seule seconde que ce fût là le seigneur. Mais elle retrouva ses esprits et, s'enhardissant, lui parla :

– On dit que le maître a eu encore un fils. Ce doit être terrible. Peut-être même qu'il a tué sa femme. Certains au village chuchotent des choses atroces, qu'il l'a empalée vive

sur un tisonnier et qu'il l'a exposée au milieu de la cour du château. Mais je n'y crois pas car personne ne l'a vu.

Tycho roulait des yeux immenses de stupeur et d'effroi.

– Moi, continua-t-elle, je ne crains pas le maître. Je suis sûre que ce doit être une bien grande déception pour lui. Je ne crains pas le maître parce que s'il souhaite si fort avoir enfin un enfant femelle, c'est qu'il désire la femme ; non seulement pour son corps, mais aussi pour elle, pour son esprit. Or je suis une femme et si le seigneur s'avisait de me désirer pour mon corps, ce serait ma richesse, ma joie. Mon esprit n'a rien à craindre. Ne trouves-tu pas que cela est juste, bûcheron ?

Tycho la regarda en hochant la tête.

– Femme, je ne connais rien aux histoires de maîtres. Je suis là pour abattre les arbres, c'est mon travail. Je ne sais rien de plus ; je ne veux pas être mêlé à tout cela. Je souhaite rester en vie très longtemps. Vous les femmes, rien ne vous empêche de commérer et de rapporter n'importe quoi. Je suppose que le maître est content d'avoir eu ce fils car c'est le treizième, m'a-t-on dit, et treize est un chiffre sacré. Maintenant laisse-moi travailler.

– Si le seigneur était là, je lui ferais des sourires. Je le charmerais. Il ne résisterait pas. Je lui dirais à l'oreille le secret de la féminité. Oui, le maître devrait changer de femme et en prendre une capable de lui donner l'univers, la lumière et le nom des étoiles.

– Pourquoi dis-tu cela ?

Elle s'était assise sur une racine moussue. Elle avait les yeux brillants et ses mains accompagnaient ses paroles. Une légère rougeur sur son visage soulignait la finesse de son teint. Blanche elle était, et son regard semblait d'or et d'argent. On ne pouvait dire la couleur de ses yeux. Ils semblaient pénétrés de son âme et son âme tendue vers des contrées bordées d'éternité.

Satisfaire le maître, lui donner l'éternel ! Tycho s'appuya sur le manche de la cognée. Elle était si belle, il en eut peur. Sut-il alors dès ce moment que cette femme lui donnerait l'acide, le venin et l'amour ? Il aurait dû s'enfuir très vite, s'enfermer derrière ses murailles et même il était trop tard.

– Comment te nommes-tu, toi, si légère, qui ouvres ton cœur à l'inconnu au milieu de la forêt profonde ?

Elle se tut, ne bougea pas. Son pied seul battait une mesure impatiente.

– En quoi mon nom peut-il t'intéresser, toi qui n'es qu'un rien du tout, vivant de la sueur de ton corps et de l'usure de tes mains ? Toi qui prêtes l'oreille à la parole juvénile d'une vierge écervelée ? Mais puisque tu me le demandes, je te le dirai. Auparavant tu t'approcheras de moi et poseras ta main sur le haut de ma tête. Je pourrai alors me nommer à toi.

Tycho recula de quelques pas. Elle s'était levée, elle était presque aussi haute que lui.

– Je ne saurais vous toucher, demoiselle, car mes mains sont malpropres.

Elle rit puis elle ajouta en chuchotant :

– Dans la défiance, cheveux dorés et doigts gris, l'augure du soir me l'a bien dit, feront alliance sous la futaie. Viens donc si tu veux savoir qui je suis.

Presque à contrecœur, Tycho s'approcha d'elle et posa quelques instants la main gauche sur sa tête.

Elle ne devait pas avoir plus de quinze ans. Il sentit frémir la vie sous la pression de ses doigts et cela lui procura un sentiment de bien-être. Le vent léger qui secouait les arbres détacha une feuille. Près de lui la jeune fille ne disait rien, les lèvres serrées, les yeux mi-clos. Il retira sa main, la ramena lentement vers lui, le charme était rompu.

Elle le regarda enfin.

– Je me nomme Karmina, j'ai quinze ans. Maintenant il faut que je rentre.

Et, prenant congé d'un léger signe de tête, elle prit le sentier qui menait au village de l'est.

Tycho posa son menton sur le manche de son outil. À quoi bon penser maintenant? Pourrais-je oublier la douceur de ces cheveux par ma main caressés? Karmina... Il regarda la paume de sa main. Il eût voulu la voir marquée, à jamais transformée, mais elle était inchangée. Alors Tycho reprit son âme et son visage redevint lui-même. De nouveau sa pensée s'orienta vers les limites de la terre, au-dessus des nuages et de l'immensité céleste.

Il repartit à l'ouest du côté de chez lui. Il ne se hâta pas. Il pouvait voir, de chaque côté de sa route, les ravages que sa fureur avait causés. Il eut honte, regretta ces entailles, ces jeunes arbres déchirés, abattus, mortellement blessés. Il se jura bien de les replanter à l'automne.

Tycho devenait extérieur à lui-même. Jamais auparavant il n'eût pu regretter un acte, même irraisonné. Depuis toujours il était un bloc solide et inattaquable. Ce qu'il faisait devait être fait. S'il décidait de la fin de quelque chose, il était impensable qu'un regret ou un remords l'effleurât. Il ressentit cette altérité avec plaisir; elle semblait lui venir de Karmina.

Il fronça les sourcils puis d'un air pénétré se mit à rire en hâtant l'allure.



Les garçons jouaient devant la maison à des jeux géométriques qui semblaient très complexes. La tour sud d'Uranienborg en était le centre. Ils laissèrent passer leur père sans se distraire un seul instant de leurs supputations. Ils jouaient au jeu des figures. C'était un jeu secret dont le spectateur non averti ne pouvait saisir la quintessence. Sur des lignes imaginaires, ils traçaient des figures architecturales inversées.

Celles-ci devaient représenter telle ou telle partie du château ou bien quelque édifice de grand renom.

Deux équipes s'affrontaient. Les plus jeunes faisaient les points fixes, placés par les soins des aînés. Ils restaient immobiles, des heures durant, pénétrés du sérieux de leur fonction. Les jours de soleil, les ombres aussi étaient de la partie. Les témoins d'angle ou de ligne n'étaient plus la position des pieds mais l'ombre des corps. Souvent Tycho, émerveillé par tant d'intelligence, les avait contemplés à midi du haut de la fenêtre de sa chambre. La vision de leurs dessins abstraits qu'il saisissait, l'immobilité momentanée et contenue de leurs jeunes corps transformés selon un rythme inhérent à la partie le plongeait dans une immense admiration.

Cette fois-là il n'y avait pas de soleil et, après avoir remis sa cognée dans l'appentis, Tycho se rendit directement dans la salle. Il s'assit devant le feu, les jointures de ses genoux craquèrent. Pendant qu'il caressait le chien, le page lui ôta ses bottes ; il resta quelques instants immobile. La maison vivait. Au loin, Rasmus pleurait sans fureur ; la nourrice le berçait. On entendait le va-et-vient du berceau sur le sol en carrelage. Tycho se souvenait de Maarslet.

La maison de son enfance était vaste. Il fallait traverser le salon et prendre un couloir étroit qui descendait vers la salle à manger. On se réunissait d'abord au salon. Les parents arrivaient toujours en dernier et les enfants devaient attendre. Lorsque Sofie sa sœur était là, ils étaient quatre avec Karin et Sylvester, les deux enfants de l'intendant. Un domestique ouvrait la porte du couloir. Ils passaient les uns après les autres, d'abord les parents, après venaient les filles Karin et Sofie, quand elle était là, puis Sylvester et enfin en dernier lui, Tycho. Le couloir était sombre et cette descente lui avait toujours paru sinistre. La salle à manger était triste avec ses tentures brunes, vieilles, que personne n'avait pensé à remplacer depuis au moins cent ans. Il n'avait jamais aimé ces

repas glacés, ces attentes inquiètes, au cérémonial immuable ; pourtant Jørgen, son père, était un homme chaleureux mais il fallait savoir se tenir.

Tycho, lui, laissait ses fils arriver directement dans la salle où l'on passait à table. Il exigeait simplement d'eux qu'ils soient à l'heure. Lorsque la cloche sonnait, ils devaient être là, les mains propres et la mise correcte.

Tycho aimait la lumière et l'avenir. Il chassa de ses pensées le souvenir de la maison de son père et monta se préparer pour le repas. La cloche sonna, les garçons entrèrent en se bousculant dans la salle à manger. Ils attendirent Tycho pour s'asseoir. Agnethe ne viendrait pas. Certains étaient déjà des hommes ; le plus âgé avait presque vingt ans, et le dernier venait à peine de naître.



Ce fut un soir de grand vent, il faisait un froid épouvantable et le brouillard baignait la forêt. Tous étaient rentrés depuis longtemps. On avait dîné et les enfants dormaient. Tycho ne réussissait pas à trouver le sommeil. C'était la lune en son nouveau quartier. Elle allait apparaître au-dessus de la brume qui tournait lentement autour de la maison. Il attendait avec inquiétude. Il craignait le septième jour de la lune nouvelle car la mort y tenait audience. Il ne craignait pas pour lui mais pour sa maisonnée, ses amis, ses élèves, son fils nouveau-né. Lorsqu'il l'aperçut par la fente laissée par ses soins entre les tentures il se leva et, invisible, s'installa dans l'embrasure juste entre la fenêtre et les rideaux. La maison était assoupie. Il faisait face à la nuit, au froid, à la brume étendue, à son destin. Il posait parfois son front contre la vitre qui se couvrait de buée. La lune semblait immuable dans son demi-cercle.



Son père n'avait point été son père. Sa mère l'avait expulsé. Sa mère, Joanna, la femme de son père, réceptrice de sa semence inutile.

Le ciel avait envoyé le feu et le désespoir pour effacer les traces de la trahison, de l'abandon. Car Otto Brahé til Knudstrup, son véritable père, son ascendant naturel, l'avait abandonné. Il avait accepté de le donner en adoption, lui Tycho, à son frère aîné Jørgen qui n'avait pas d'enfant et désirait tant un héritier mâle.

La malédiction toucha la branche cadette des Brahé, le feu ravagea le château de Knudstrup. Une fumée âcre et noire dans laquelle passaient d'immenses flammes étouffa la vie. Deux des sœurs de Tycho et son frère aîné moururent asphyxiés, brûlés, hurlants; suppliciés par le feu leurs corps éclatèrent sous la chaleur. Le désespoir des parents fut terrible. Eux seuls et Sofie, absents miraculeusement ce jour-là, avaient échappé au désastre. Otto et Joanna moururent dans le chagrin, le regret et la honte. Un an à peine après le désastre une fièvre maligne les emporta.

À dater de ce jour mémorable, Tycho n'eut plus enfin qu'un seul père, son père nourricier et réel, Jørgen Brahé; qu'une seule maison, le joli château de Maarslet avec son lac. Jørgen aimait passionnément son fils adoptif. Ne l'avait-il pas enlevé et emporté à Maarslet où il s'était barricadé? Pour le garder, il eût été jusqu'à se battre avec son frère. Mais il n'eut pas à le faire puisque Otto lui abandonna sans lutte son fils nouveau-né.

Après la mort d'Otto, Jørgen conta en détail les péripéties de son enlèvement puis de son adoption à Tycho qui n'écoutait plus. Plus de père mais un père affectif, plus de sœurs mais la sœur de son cœur, la seule, Sofie. Plus de frère mais lui-même encore vivant. Tycho Brahé til Knudstrup og Maarslet, héritier d'un père traître au sang et d'un père véritablement nourricier au doux caractère.

Du strict point de vue de sa santé physique, il avait certainement gagné au change, car le château de Knudstrup où il avait vu le jour était une maison très malsaine et fort mal tenue.

Il vint au monde un premier décembre mille cinq cent quarante-cinq à neuf heures trente minutes, mais il ne vint pas seul. Des jumeaux univitellins naquirent d'une femme impropre, Tycho était le second. Le premier mourut sans qu'on lui donnât de nom.

À ... X Brahé til Knudstrup.

Moi qui suis mort, je suis ressuscité. J'étais enterré dans cette terre avant que j'y naquisse. J'étais enterré avant que d'advenir. Qui étais-je? devine, qui étais-je?

J'étais à naître dans le ventre de ma propre mère quand la mort m'ouvrit la porte de la vie. Un autre était avec moi dans l'enceinte. Dieu lui donna à vivre afin qu'il puisse voir les choses étranges de la terre et du ciel. Mon destin n'est sans doute pas pire que le sien. Il vit sur terre mais je vis avec Dieu dans l'éther du ciel. J'y jouis de la paix, d'une vue sans égale et de la joie éternelle. Sur la terre il est confronté à de terribles périls qui peuvent survenir en mer, dans les étoiles, sur les étendues, les champs, la ville et les campagnes.

Quand tu coucheras enfin tes membres fatigués sous la terre froide, alors mon frère Tycho, nous serons unis dans la félicité éternelle du ciel. Jusque-là tu devras porter avec patience et persévérance le fardeau de ton corps sans envier ma paix et ma félicité.

À cause de ma mort prématurée, on m'a refusé un nom parmi les vivants, ainsi je n'ai pas vécu. Toi, tu portes pour moi et à ma place le nom de mon grand-père.

C'est toi qui as composé en mon honneur cette épi-

taphe et qui l'as inscrite sur ma tombe qui eût pu être la tienne.

Après tout, au ciel, il faisait chaud. C'était propre et agréable. Peut-être était-ce Tycho qui avait hérité de la moins bonne part.

Il vécut une enfance solitaire. Le château de Maarslet ne recevait pas beaucoup de visiteurs. Sofie venait parfois passer une semaine. Ils faisaient alors de longues promenades sur les plages et dans la forêt de chênes. Jørgen était bon avec lui. Tycho aimait l'étude. Les disciplines du corps ne le rebutaient pas. Il était bon cavalier et tirait correctement l'épée.

La tante marâtre Inge Oxe Brahé était d'un caractère fausement paisible. Elle aimait la chasse et ce qu'elle préférait c'était le moment où l'animal, depuis longtemps mort, était attaché par les pieds à une échelle dressée ou à un croc planté dans le tronc d'un arbre pour être dépecé. Le corps une fois fendu à la hache, on arrachait les boyaux qui tombaient dans une marmite où s'était déjà écoulé le sang de la bête ainsi écartelée et dessaisie de ses entrailles. Alors Inge émettait un petit gémissement de plaisir, effroyable et discret. Tycho avait toujours estimé que Inge était un être primaire et sot, s'adonnant à des agréments dont elle ignorait la gravité. Elle aimait bien son neveu de fils. Elle l'avait élevé, l'avait nourri, gardé, soigné quand il était malade. Elle l'avait vu grandir avec nostalgie. Il ne lui rendait pas son affection. Il éprouvait pour elle une tendresse un peu froide et lointaine. Hormis sa passion pour la vénerie c'était une femme exemplaire. Elle avait toujours quelque ouvrage en train. À présent que Tycho avait grandi, elle restait souvent assise à la fenêtre, l'œil morne. Lorsqu'elle entendait des cavaliers passer, elle sortait de sa torpeur. Les jours de chasse son œil étincelait, elle avait l'air heureuse, presque belle.



Souvent dans ses rêves, Tycho songeait à ses mères. Inge Oxe et Joanna la suceuse se mêlaient en un être hybride et inquiétant. La sanglante et la suceuse.

D'où venait cette appellation cruelle donnée à sa mère véritable? Délire de l'enfant, du jeune homme blessé? Un jour qu'il était à Knudstrup – sans doute pour un anniversaire ou une fête – il avait vu sa mère Joanna embrasser son père Otto en se collant à lui, et leurs bouches soudées semblaient s'aspirer indéfiniment. Parfois ils s'arrêtaient comme pour reprendre leur souffle et elle riait. Tycho eut le vertige, c'était interminable. Allaient-ils cesser?

Alors il l'appela la suceuse.

D'habitude Otto Brahé et sa femme ne s'exhibaient pas de la sorte devant les enfants. D'habitude Tycho ne venait pas à Knudstrup chez ses parents. D'habitude, d'habitude. Tout ceci n'arrangea guère l'image que Tycho se faisait de ceux qui l'avaient procréé, puis abandonné.

Après la naissance de Tycho, enfin de ses fils jumeaux, Joanna avait voulu oublier la mort, cruellement présente en ce fils bien vivant, qui témoignait.

L'enlèvement, puis la requête de Jørgen arrivèrent sans doute pour elle comme un don du ciel. Dieu acceptait de la décharger de ce fardeau. Devant le fait accompli, elle pria Otto son mari, qu'elle aimait, de laisser faire le destin.

Les pourparlers eurent lieu à Knudstrup et le brave oncle Jørgen repartit, illuminé par la joie, serrant l'enfant, son trésor, sur son cœur victorieux.

Otto avait certainement regretté sa faiblesse, sa trahison, mais il était trop tard.

Toute son enfance, Tycho avait entendu Inge expliquer que sa belle-sœur Joanna, « enfin, ton ex-mère », était une

déplorable maîtresse de maison. «Le pauvre Otto, disait-elle, habite un taudis, une porcherie. Tout est désordonné. La chair est immangeable, les domestiques impudents ; ils copulent même, dit-on, dans les communs, en plein jour.» C'était méchancetés gratuites sans doute, mais Tycho les entendait avec jubilation. Pourtant Joanna ne devait pas avoir été pire qu'une autre. Son incapacité à diriger le train de maison du château de Knudstrup était sûrement une vue de l'esprit de Inge. Parce que Joanna était ardente et rousse, Inge ne l'aimait pas. Elle n'aimait pas sa chevelure de feu, son teint blanc piqué de taches de rousseur et ses allures de femelle lascive. Joanna était belle mais d'une pâleur un peu malsaine, ses yeux souvent cernés, comme tourmentés par une force intérieure, animale. L'expression de son regard évoquait les corps confondus, l'amour.

Plus tard quand elle atteignit la quarantaine, elle grossit démesurément, ne se lava plus, mais garda ses attitudes de femelle lubrique. De ce qu'il avait pu y avoir d'attirant en elle restait une odeur de litière et de sang sec.

Tycho n'avait que Sofie sa sœur, Jørgen et Inge.

Inge dont l'attirance pour les entrailles fumantes, aux soirs d'automne, ne s'atténuait guère. Pour elle il y avait deux espaces. D'un côté la maison, la famille, l'éducation de Tycho, les domestiques à diriger. Et de l'autre sa folie de la chasse, sa passion de la mise à mort.

Jørgen n'ignorait rien de ces particularités. Il ne s'y opposait pas. La vie tournait avec régularité, rigueur et honnêteté. Inge s'occupait avec chaleur et savoir-faire de Tycho. Pourquoi aurait-il mis un frein aux désirs de sa femme, quelque originaux qu'ils fussent ? Il n'avait rien à y redire. Au contraire, secrètement, Jørgen aimait la fougue, le délire qui prenait parfois son épouse au soir tombant lorsque, sous le couteau du piqueur, le sanglier ou le cerf expirait en râlant.

Une fois, oubliant complètement sa dignité et son rang,

Inge avait voulu saigner elle-même un sanglier que l'on croyait mort. On l'avait couru à cheval pendant plus de dix heures et les chiens harassés avaient fini par le cerner. Avant de se rendre, il en avait tué deux et décousu plusieurs. On avait fini par le servir. Avec beaucoup de courage et de résolution, le chef des piqueurs lui avait plongé sa dague dans le cœur.

Il gisait sur le flanc, immobile. Il fallait le saigner afin que la viande soit mangeable, car il avait beaucoup couru.

Inge s'approcha de la bête. Elle avait pris dans sa botte son propre couteau de chasse qui ne la quittait jamais. Elle écarta un piqueur qui faisait un geste pour la retenir, s'installa à califourchon sur l'animal et commença à lui trancher la gorge avec jubilation. Lorsqu'elle sectionna la carotide, le flot de sang qui jaillit de la plaie béante la fit littéralement hennir de plaisir. Ne se contenant plus, elle s'agitait sur le sanglier égorgé en brandissant son couteau maculé et sanglant. Autour de ce spectacle incroyable, les piqueurs, les chiens, les rabatteurs et quelques invités immobiles et gênés regardaient sans mot dire. Alors éveillé sans doute par cette saignée ultime, le sanglier se releva d'un coup et, projetant Inge comme un fêtu de paille, renversa un homme qu'il blessa puis, la gueule béante, la gorge tranchée ne tenant plus au corps que par quelques tendons, il alla mourir solitaire à quelques pas de là.

Immobile et un peu à l'écart selon son habitude, Tycho avait vu la scène. Cette femme à la robe d'amazone couverte de sang, essuyant son couteau encore luisant sur l'herbe piétinée, c'était sa mère par défaut d'une autre.

On attachait le sanglier par les pattes, deux domestiques le portèrent et l'on rentra à la nuit. Tycho revit le sang jaillir du cou de l'animal, les pulsations du cœur qui crachait son venin rouge et Inge chevauchant la bête immonde avec obscénité. Il chercha Jørgen des yeux tout en laissant son cheval avancer à sa guise. Il espérait un signe, un regard.

Souvent le soir, quand on rentrait à la nuit close, une fois qu'on avait posé pied à terre, Jørgen s'approchait de Tycho, lui frottait la tête et le serrait contre son cœur. Alors il était heureux. Il oubliait la violence, le sang et l'abandon. Les hommes lui semblaient doux et aimables, les femmes, amazones de la mort et du foutre, étaient la vie violente qu'il fallait parcourir malgré la peur et la frayeur tenaces qu'elles traînaient en cortège.





DEUXIÈME PARTIE  
VERS LA NOUVELLE ÉTOILE



## Deux

Enfant, Tycho voyait avec tristesse son père adoptif Jørgen partir pour de très longs voyages en mer lorsque la flotte du Roi faisait campagne contre les Hollandais, les Anglais ou les Suédois.

Alors la maison était morte. On ne chassait plus, il fallait travailler. Inge, austère et renfermée, veillait silencieusement à l'éducation de Tycho. Chaque jour avait son rituel immuable. On prenait les repas dans la sombre salle à manger. Il fallait attendre l'arrivée de Inge pour se diriger vers la table. Il y avait les deux enfants de l'intendant avec qui Tycho passait le plus clair de son temps. C'était sa famille par procuration.

Jørgen avait eu l'idée d'adjoindre à son fils ces deux enfants afin qu'il ne soit pas trop solitaire. Karin et Sylvester partageaient ses jeux.

Lorsqu'ils étaient à l'étude, Tycho était toujours le premier à avoir terminé. Karin et Sylvester avaient beaucoup de difficultés à le suivre. Les années passant, ils jouèrent de moins en moins souvent ensemble.

Tycho s'était pris d'amour pour l'étude. Il voulait toujours que le maître Claus Petersen avançât plus vite et plus loin. Il avait soif d'apprendre. Il ne se lassait pas. Étudier était la seule chose qui valût la peine, car ainsi le morne temps quotidien passait plus facilement.

La vie à Maarslet, pendant les longs mois d'hiver, était

lugubre. Les bougies brûlaient, dès trois heures de l'après-midi la nuit tombait. Jørgen était sans doute loin. Loin, il voguait sur des mers chaudes.

Parfois au bout de plusieurs mois d'absence, on recevait un courrier avec une longue et bonne lettre écrite sur un papier épais. Tycho la palpait, la lisait et la gardait dans sa poche pendant plusieurs semaines.

Jamais son amour pour Jørgen et son désir qu'il soit là n'étaient aussi forts que lorsqu'il était absent. Dès les premières séparations, Tycho avait eu cette révélation ; il devait avoir sept ou huit ans.

La présence était une sorte de surabondance. Elle n'avait de valeur et d'agrément que dans la vie commune. Au contraire, celui qui n'était pas là était auréolé de lumière. On n'imaginait de lui que la douceur, la beauté, le charme. Il scintillait dans la pénombre de la nuit.

Tycho rêvait beaucoup et ses rêves le menaient dans des contrées lointaines dont Jørgen lui parlait à ses retours.

Le vaisseau fendait les eaux, les étoiles se détachaient distinctement sur le ciel noir et les mâts du bateau se balançaient en grinçant. Entre le navire et le ciel il n'y avait rien que le murmure de la vie. Tycho rêvait qu'il dormait sur le pont du vaisseau de Jørgen.

Tycho se réveillait, courait à la fenêtre de sa chambre. Le château était immobile. La neige entourait la maison de silence ; les douves étaient gelées. Parfois une branche d'arbre craquait sous les efforts du gel. À certains moments, mais plus rarement que dans ses rêves, Tycho voyait les étoiles ; alors il restait longtemps en contemplation.

Sous le même ciel, Jørgen naviguait très loin. Il voyait la même lune, les mêmes étoiles. Tycho ne savait pas, alors, que le ciel de Jørgen différait du sien.

C'était là-haut aussi que se trouvait son frère inconnu.

Ainsi la vie avançait, peuplée de longues périodes figées,

d'étoiles froides dans un ciel couvert de secrets. Ainsi Tycho écoutait-il déjà les cercles de son esprit.

Il aimait entendre le maître Claus Petersen parler du cosmos, des planètes, de l'influence de la Lune sur l'humeur et le vent. Sa jeune intelligence était déjà précise ; il supportait mal, cependant, les explications vagues que le maître donnait parfois pour répondre à l'une ou l'autre de ses interrogations. Le maître philosophait, dissertait sur la vie du ciel, un peu comme on converse, un soir de grande chaleur, sous le ciel étoilé. Ces envolées avaient le don de mettre Tycho dans une irritation que le maître, aveuglé par son propre dire, prenait pour de la fascination. Tycho aurait voulu des réponses exactes et dénuées de verbiage.

La passion de Tycho était véritable. Dès qu'il eut treize ans, il se mit à lire beaucoup d'ouvrages qu'il ne comprenait pas encore dans leur entier, mais qui tous avaient rapport au ciel, à l'astrologie, à l'alchimie. La bibliothèque de Maarslet était très bien fournie en livres savants dont une grande partie venait de la librairie royale qui, suite à sa longue réorganisation, avait, avec l'autorisation de Jørgen et sur la demande expresse du Roi, trouvé en Maarslet un lieu de dépôt idéal pour ses surplus astronomiques et mathématiques.

Tycho cachait les livres afin qu'ils ne repartent pas trop vite vers la capitale.

Karin et Sylvester n'écoutaient plus, depuis longtemps déjà, les leçons du maître Petersen. L'auraient-ils voulu que la seule présence de Tycho, sa nervosité, sa façon de faire revenir les leçons sur ses sujets de prédilection les en eussent dissuadés assez vite. De surcroît, l'intendant souhaitait que son fils lui succède et trouvait qu'il était suffisamment instruit. Il devait désormais travailler aux côtés de son père, et se mettre à son école. Quant à Karin, elle serait bientôt en âge de se marier.

Lorsque Tycho atteignit ses quatorze ans, il pénétrait bien plus facilement le contenu des livres. Il était devenu presque

un familier des écrits de Ptolémée et il se plaisait à annoter le texte latin dans les marges de l'édition dont Sofie lui avait fait cadeau. Dans son esprit encore vierge des pourritures fiévreuses et des pensées embrumées, le monde relatif du cosmos s'inscrivait comme un espace à trois dimensions. À trois dimensions mais fixe, stationnaire et fermé.

Depuis quelque temps déjà, il pressait Jørgen de le laisser partir pour Copenhague y poursuivre ses études. Jørgen répugnait à le lâcher dans le monde violent, débridé et contingent de la capitale du Royaume.

Devant ce refus, Tycho se plongeait des jours entiers dans les textes savants de Johannes Stadius ou de Ptolémée. C'étaient d'austères lectures pour ce jeune homme, dont le corps, loin d'être malingre, s'étoffait, et qui savait prendre plaisir aux exercices et à la chasse.

Tycho était encore plein d'enfance et pourtant son esprit était déjà tourné vers les hauteurs insondables de la représentation du monde, de sa conception, de l'identification des astres.

Tycho ne se confiait plus réellement qu'à Sofie. Devant Jørgen, il reprenait inlassablement son refrain : « Je veux aller à l'université de Copenhague, là-bas les professeurs ne sont point d'aimables amateurs en bavardages divers et approximatifs, tel le maître Claus Petersen, sis au château de Maarslet, et que vous appelez. Il m'a certes appris beaucoup de choses mais son savoir est, pour moi, épuisé. J'ai regret à le dire, monsieur, mais la sédentarité n'est plus de mise pour moi. Je veux connaître le monde, apprendre ses lois et recevoir un enseignement digne de ce nom. »

Jørgen était étonné de ce désir d'étudier qui semblait animer son fils. Il ne s'y reconnaissait pas. Lui-même avait reçu, avec ennui, une éducation solide mais sommaire, sans aucun superflu. On lui avait inculqué les rudiments essentiels d'humanité, de rhétorique et de latin. Il savait lire et

écrivait fort bien. Jørgen était un bon marin. Il avait appris son métier en mer, sur le pont et dans la bourrasque, face aux éléments. Cette passion des astres qu'il avait vue, depuis longtemps, s'installer chez Tycho l'inquiétait. L'insistance même que son fils mettait à le convaincre de sa façon têtue, voire butée, le troublait. Il était plutôt enclin à remettre à plus tard, à repousser cette décision.

Alors Tycho s'enfermait dans sa chambre, refusait d'aller chasser, ne disait plus mot à table, répondait avec impolitesse à Inge, battait les domestiques, rotait, pétait en public sans rire ni même s'excuser, donnait des coups de pied à quiconque avait le malheur de le déranger dans ses réflexions. Il ne paraissait se calmer, sourire, s'ouvrir au monde que lorsque Sofie venait à Maarslet les bras chargés de fleurs, d'amour et de livres secrets qu'ils rangeaient tous deux, avec piété, sur les étagères de sa chambre.

Avec Sofie, il faisait de grandes marches dans les landes qui longeaient la mer. Les bruyères étaient mauves, un vent léger les agitant, ils marchaient serrés l'un contre l'autre. Tycho parfois s'arrêtait pour expliquer avec véhémence quelque théorie à Sofie qui l'écoutait avec patience, compréhension et douceur.

Jørgen se tourmentait de cet état de choses. Il n'était pas bon qu'un jeune noble, un Brahé, se complût dans les seules études. La vie était dure et violente. L'héritier d'une longue lignée de gens de guerre devait pouvoir défendre l'honneur de son sang, s'il le fallait, l'épée à la main. Jørgen imaginait mal que l'esprit du combat qui voisine avec la mort soit compatible avec les livres et les grimoires. Il lui semblait aussi préoccupant de voir un jeune garçon de quatorze ans ne sourire qu'à sa propre sœur, sans jamais avoir ni camarades, ni connaissances, ni amis de jeux, de ripailles ou de facéties

dont la jeunesse, en général, est si friande en son insouciance. Enfin l'amiral Brahé sentait le temps passer; il était triste à l'idée que cet enfant, son fils qu'il avait tant aimé, dût s'éloigner de lui pour toujours.

Où le mèneraient donc ces curieuses passions?

Jørgen savait que l'on ne combat pas la passion d'un jeune homme, surtout pas de face, même si l'on est un marin téméraire. La stratégie eût été imprudente et d'avance vouée à l'échec.

Jørgen fit venir Sofie et s'ouvrit à elle. Il savait qu'elle l'écouterait. Tycho, que fallait-il dire? Comment lui donner raison?

Sofie parla longtemps, elle plaida la cause de son frère avec chaleur et conviction. Tycho devait aller à Copenhague, c'était son destin. La pratique était courante, l'Université accueillait de plus en plus de jeunes nobles, le Roi y était favorable, Jørgen le savait bien. Il n'y avait aucune raison pour que l'on empêchât Tycho de faire ce qu'il souhaitait. Refuser n'avait aucun sens.

La situation devenait intenable. La maison était lugubre. On n'entendait jamais plus ni rire ni cavalcade dans les escaliers. Plus de douceur ni d'intimité entre Jørgen, Inge et Tycho. La guerre était ouverte, elle promettait d'être longue, blessante et douloureuse.

Pendant ce temps, avec rage et détermination, Tycho Brahé lisait, aspirant fébrilement un savoir nouveau dans la plus grande des solitudes. Évitant les affres de cette période de la vie où le corps, en un dernier sursaut, prend sa forme adulte, il faisait l'économie d'une douleur. Il se donnait peut-être aussi les bases de son malheur à venir.

Tycho serrait les dents, assis à sa table. Il était comme le cavalier décidé à achever sa course coûte que coûte. Il s'arc-boutait sur ses livres, sur l'étude et le labeur. La solitude et l'ouverture du ciel étaient ses seules raisons de vivre, son seul



espoir. L'hiver était venu, installé pour de longs jours. Cette situation d'attente semblait devoir durer l'éternité.

Tycho ne perdait pas courage. Il savait que Jørgen finirait par comprendre. Jørgen, lui, attendait que l'hiver passe. Il était heureux, malgré tout, d'avoir encore Tycho auprès de lui.

Peu de temps après Noël, il résolut de parler à son fils.

Il le fit venir dans son bureau.

– Ne va pas croire que je rejette ce que tu aimes. Ne va pas croire que je veuille de toi que tu me ressembles. Je sais d'où tu viens. Je sais où je suis allé te chercher et comment je t'ai porté jusqu'à notre maison. Tycho, mon fils, je n'ai rien à te refuser, ni même à t'interdire. Je voulais simplement retarder notre séparation, repousser le plus longtemps possible le moment qui, t'éloignant de nous, fera de toi un être libre. Maintenant le temps est échu ; dès ce printemps, tu pourras partir à Copenhague. Mon cœur se serrera, car ta vie avec nous aura passé trop vite. Je crois que malgré les livres tu resteras digne de ton état. Tu sauras défendre le nom et la dignité des Brahé dont tu es doublement l'héritier.

Tycho sut donc, ce jour-là, qu'il avait gagné son combat. Il parla à son tour :

– Doublement héritier je suis, mon père, car dans mon cœur et dans l'âme de mon corps, je porte le double de moi-même, mon frère mort-né que vous savez. Ne croyez pas, monsieur, que je démériterai de plonger mon regard dans les écrits qui parlent du ciel, car l'autre «Tycho», celui qui ne fut jamais, est par mon esprit dans les étoiles que je veux scruter avec exactitude. Je n'ai jamais répugné à porter l'épée et le blason de ma caste, pourquoi commencerais-je ? Brahé, je suis, mon père, mais Tycho Brahé, et j'entends bien mener mes pas à ma façon. Ce n'est point l'étude qui assombrit l'esprit ou la clarté des vues, mais bien l'ignorance qui noie les certitudes dans un brouillard épais.

Après, la maison s'éveilla, à nouveau l'amitié refleurit, les sourires revinrent malgré la froidure de l'hiver. On pria Sofie, qui vint passer plusieurs semaines. Tycho travailla moins et resta longtemps devant le feu à causer avec son père des temps anciens, de la mer, de la maison Brahé, de la mort de l'enfant, frère jumeau de Tycho, de l'adoption mouvementée qui avait brisé la communauté entre les deux frères. On parla de ceux qui n'étaient plus.

Les journées passaient vite. L'hiver sembla moins rigoureux que de coutume. On organisa quelques battues. Inge, à son habitude, s'y illustra par sa fougue guerrière. Il semblait que chacun jouait son rôle pour la dernière fois et ainsi le jouait avec un bonheur parfait.

Lorsque la neige se mit à fondre et les oiseaux du matin à chanter plus fort, le cœur du père se serra.

Pendant quelques jours, Tycho se promena seul, regarda tout, dit au revoir au château, aux bois, aux petites plantes qui perçaient sous la neige, à de multiples lieux de son enfance. Il embrassa Karin et Sylvester qui restaient à Maarslet.

Que trouver dans les étoiles que je n'aie ici près de moi? Mais il fallait bien vivre et prendre son chemin. Il partirait donc, il partirait.



Il arriva à Copenhague un soir à la nuit close dans une voiture de son père tirée par deux chevaux. Il gelait à pierre fendre. La mer craquait. Il arriva seul, accompagné d'un valet. Il passa le premier soir chez l'oncle Steen Bilde, frère de sa mère née Bilde, Joanna.

L'oncle Bilde était conseiller du Royaume, c'était un personnage considérable, mais la fonction n'avait point gâté

l'homme. Il était franc, direct, parfois un peu hautain. Tycho se plaisait en son intelligente compagnie.

Tycho dort profondément. Il dort de fatigue et de joie. Une nouvelle page de sa vie se tourne.

Le départ avait été très simple, on s'était quitté, mais on se reverrait très vite. Pourtant l'aiguille du temps avait bougé d'un quart de plot lorsque la voiture avait disparu derrière le dernier arbre au bord du chemin qui longeait le lac de Maarslet.

Ne se tourna point, Tycho qui était déjà plongé dans l'avenir.

En chemin, il avait parlé de la capitale avec son valet. On disait que les rues étaient pleines de boue, que l'on risquait de se faire écraser les pieds par les voitures tant le trafic était intense et embarrassé. Les gens ne se saluaient pas, car ils étaient si nombreux qu'ils eussent passé toute la journée à ôter leur couvre-chef. Ils avaient parlé des théâtres, des cabarets, des lumières qui brûlaient toute la nuit.

Le voyage était long, il avait fallu trois journées pleines et deux traversées en bateau. On avait mis la voiture et les chevaux sur une grande barque à voile pour traverser les deux bras de mer : le grand et le petit Belt. Bien que Maarslet fût sur le continent, le Royaume était essentiellement composé d'îles. Copenhague, la capitale, était sur la vaste île appelée Sjaelland.

Tycho n'allait pas à la ville pour se crotter les bottes ou courir les cabarets. Jørgen avait demandé au recteur-chancelier d'inscrire son fils Tycho en rhétorique et philosophie, comme il était d'usage. On n'étudiait pas les sciences comme matière spéciale, toute étude était d'abord rhétorique et philosophique. Il se pouvait que l'on aborde la mathématique comme une branche de la philosophie. Cela avait reconforté Jørgen. Tycho serait donc amené à faire autre chose que contempler les étoiles toute la sainte journée !

Le voyage avait été fatigant, Tycho dormit pleinement pour rattraper ces pauvres nuits d'auberge, les cahots de la route, le roulis du bateau, le bruit des chevaux.

Il rêva que la philosophie et la rhétorique s'unissaient en une seule science. Un vieux professeur lui enseignait cette science toute nouvelle faite d'expérience. Dieu lui avait ordonné de ne tenir son savoir spéculatif que de l'expérimentation et de l'observation exactes des phénomènes. Tycho était un tout petit enfant, très bas sur terre, il contemplait ce Pr Maximus aux yeux très bons qui daignait l'introduire dans les mystères de la science. Les grandes portes de bronze de l'Université s'ouvraient devant lui et, sous un ciel immense dans lequel passaient de multiples étoiles filantes, Tycho s'aventurait vers le savoir. Dans son sommeil, Tycho souriait. Le Pr Maximus avait une grande robe blanche. Il n'avait ni épée ni chapeau. La salle était vide, les murs étaient de marbre luisant, la voix du bon maître résonnait dans l'immensité.

La nuit continua lentement sa course. Au-dessus de la maison, le ciel s'était dégagé, les planètes passèrent, des étoiles fixes envoyèrent leur lumière, et quelques météorites se perdirent dans un océan lointain.

La devise de l'Université était : *Solidum petit in profundis* («Il cherche la certitude dans les profondeurs»). L'emblème représentait deux dauphins plongeant vers les profondeurs. Tycho avait quinze ans, il parlait le latin couramment.

L'Université était un vaste et sombre bâtiment aux nobles proportions. On y suivait des cours le matin, l'après-midi était consacrée aux répétitions, le soir la bibliothèque était ouverte jusqu'à neuf heures et chaque matin les cours commençaient à huit heures.

Tycho ne resta pas chez l'oncle Steen Bilde. Dès la première semaine, il prit un logement en ville, tout près de l'Université.

Lorsque, pour la première fois, il se rendit à l'Université accompagné de Steen Bilde, le recteur-chancelier les reçut en personne afin de marquer sa considération au très éminent conseiller Bilde. Le recteur-chancelier était un grand homme glabre et maigre. On voyait sa pomme d'Adam s'agiter quand il parlait. Il les conduisit dans l'imposante salle du conseil de l'Université ; un feu brûlait dans la grande cheminée.

Le recteur-chancelier regarda Tycho dans le fond des yeux et lui dit :

– Vous, Tycho Brahé til Knudstrup og Maarslet, fils d'Otto et de Jørgen, voulez-vous entrer à l'Université royale et vous conformer à ses lois ?

– Je le veux, répondit Tycho.

– Avant de vous inviter à signer le grand livre de l'Université, je vais vous donner lecture des règles de notre maison :

«À des jeux jamais ne joueras  
avec aucune femme ne vivras  
aucune fenêtre, ni porte ne casseras,  
si d'aventure, jeune fille ou femme déshonores,  
en public fouetté tu seras  
condamné à l'épouser.»

Ce qui étonna le plus Tycho dans ces règles, ce fut qu'elles ne parlaient ni du travail, ni de l'étude, ni de la science. Par contre, il comprit fort bien qu'en lui annonçant ce qu'il ne devait pas faire, on lui énonçait aussi ce que, désormais, il pouvait enfin faire.

Puis le recteur-chancelier demanda à Tycho de bien vouloir apposer sa signature sur le grand livre, ce qu'il fit après que l'oncle Steen eut donné son assentiment.

Ainsi Tycho Brahé entra à l'Université.

Son logement était agréable et paisible. Il avait une petite chambre très claire avec une salle attenante où il prenait ses

repas. Le valet dormait au grenier. Il avait rangé ses livres avec précaution. La ville était plus gaie, plus avenante que l'image qu'il s'en était faite. Malgré le début du printemps et la pluie, les rues n'étaient pas trop boueuses. Tycho s'amusait à regarder passer les gens. Il y en avait tant, ils se saluaient bel et bien, malgré leur grand nombre, et se faisaient mille simagrées et politesses.

Tycho faisait connaissance avec ce nouveau réel, il n'osait pas y toucher ; tout était possible, rien n'était abîmé. Il se laissait prendre au charme désinvolte de ce qui n'est pas encore, de la ville, des contacts faciles, du sentiment d'être plus fort, plus beau, plus riche, plus intelligent.

Les cours allaient commencer. Le dernier soir, Tycho dîna chez Steen Bilde qui avait organisé en son honneur une petite fête.

– Tu auras comme professeur le célèbre Fabricius Nygaard, lui dit son oncle. C'est un homme grand et maigre, au maintien sévère. Il porte avec majesté la robe rouge bordée d'hermine des professeurs de mathématique. Je l'ai connu alors qu'il était astrologue officiel de la Cour, mais il a délaissé cette charge, il y a quelques années, pour se consacrer à l'enseignement.

En parlant de l'Université, ils burent de l'aquavit et mangèrent des harengs marinés dans le vin aigre. Tycho rentra seul à pied à son logis, il ne se perdit pas. Impatient, il dormit. Impatient, il souhaita avaler le savoir et la science. Dans la nuit, il retrouva sa volonté farouche de comprendre, de parcourir le monde, de questionner la pierre qui tombe, le soleil qui se couche, l'eau qui coule, le sang qui jaillit de la plaie. Il avait quitté le château, le lac, l'ombre des vieux arbres. Il avait les yeux fixes et les mâchoires serrées.

Le lendemain, que sut-il ? Le soleil se leva, la pluie tombait sur la ville. Au début, cela ne fut pas du tout comme il l'avait escompté. Tycho fut pris de dégoût pour l'étude et les

livres. Il ne se rappelait rien, sa mémoire lui faisait défaut. Les grands amphithéâtres étaient sombres, avec les maîtres, seuls tout en bas, très loin, qui parlaient avec sagacité. Tout ceci ne lui inspirait ni amour ni passion. Autour de lui, il regardait ses pairs ; certains étaient rougeauds et ricanait chaque fois qu'il était possible, le professeur haussait les épaules ; d'autres, maigres et pâles, écoutaient avec attention. Dans les couloirs, les manteaux humides, accrochés à des clous de cuivre, séchaient pendant les cours. Durant ces heures monotones et passives, Tycho éprouva du désagrément. Il ne s'intéressait pas aux leçons, il ne cherchait pas à comprendre. Il travaillait un peu chez lui mais les livres qu'il avait passionnément aimés ne réussissaient plus à capter son attention. Par la fenêtre, son regard vague s'en allait se poser sur quelque coupole ou le haut d'une maison voisine, recherchant le passage d'un oiseau, un clocher, un toit plus coloré.

La nuit, parfois, il restait de longues heures à sa table, sans rien faire, un livre ouvert devant lui et le visage posé dans ses mains. Il regrettait amèrement d'avoir quitté Maarslet. Il lui semblait que la chance et la vie l'avaient abandonné.

La ville était silencieuse, il écoutait le calme dans Copenhague assoupie. Il laissait brûler sa chandelle. Il entendait parfois ronfler Jarl, son valet, qui dormait au-dessus. Cela ne l'irritait même pas.

Le monde ne bougeait plus.



Un soir, il vit une étoile filante traverser de gauche à droite le ciel de Copenhague. Elle laissa une longue traînée rouge derrière elle pendant quelques secondes, comme un souvenir rapidement disparu, effacé dans la nuit. Tycho sentit une douleur aiguë dans sa poitrine.

Le lendemain, il allait mieux. L'air pénétrait plus facilement dans ses poumons. Il pensa un peu moins à Maarslet, aux traces des animaux le matin dans la neige fraîche. Il prêta l'oreille, pour une fois, à ce que disaient les maîtres.

Un jour, le très considérable Pr Heinz Fabricius Nygaard leur parla d'une éclipse totale de soleil qui était prévue pour le vingt et un août de cette même année. D'abord Tycho n'entendit pas, mais le maître répéta, redit, reprit son énoncé, comme pour bien le marquer dans l'esprit de ses auditeurs.

Une éclipse aurait lieu le vingt et un août de cette année... Dans un éclair, Tycho prit conscience de la chose... une éclipse... il verrait, lui, Tycho Brahé, une éclipse! Inouï! Incroyable! Ses yeux brillaient d'excitation. Il s'agitait sur son banc. Les autres étudiants le crurent pris de démente. Une éclipse! Il n'écoula même pas le maître expliquer le fonctionnement des éclipses, parler du cycle de Saros, des six mille cinq cent quatre-vingt-cinq jours que les Anciens connaissaient déjà; dix-huit ans et onze jours précisément. Il savait cela!

Tycho ne sortit de son délire que pour entendre le Pr Fabricius Nygaard dire de nouveau que le Soleil, oui le Soleil, serait éclipsé par la Lune pendant plus de six minutes. Le cœur de Tycho battait à tout rompre. Le Soleil éclipsé pendant plus de six minutes, cela n'était pas possible! Il avait toujours cru, d'après les textes qu'il avait étudiés à Maarslet, qu'une éclipse durait au plus trois à quatre minutes. Alors, se levant d'un coup, il osa interpeller le maître.

– Je vous prie de m'excuser, maître, mais une question me brûle les lèvres quant à la durée de cette éclipse que vous annoncez. Il me semble que ni Ptolémée, ni les Tables alphonsines, ni même Albatagenius ou Nicolas de Cuse ne font référence à aucune éclipse qui ait duré plus de trois à quatre minutes et semblent en exclure même la possibilité. Serait-ce là une éclipse hors du commun ?



Interloqué et vaguement irrité, le maître tourna les yeux vers lui.

– Il se fait, monsieur, que cette éclipse sera extraordinaire. Vous n’avez point raison lorsque vous dites que les Anciens ne citent et n’envisagent aucun cas où le Soleil ait été éclipsé totalement plus de trois à quatre minutes. Non seulement le grand Ptolémée parle d’une éclipse qui dura bien plus longtemps, puisqu’il nomme expressément l’une d’elles qui, à ses dires, dura «plus longtemps que le dixième de l’heure», soit plus de six minutes. Nicolas de Cuse fait, quant à lui, référence à une éclipse, dont aurait parlé Thalès, qui aurait duré cinq minutes cinquante secondes. Mais à votre décharge, je dois ajouter que tous deux n’en parlent que dans des papiers secrets ou des lettres intimes qui n’ont jamais été divulgués et que par conséquent vous n’auriez pu connaître. Nous avons, ici, à la bibliothèque de l’Université, des copies de ces lettres et écrits. Je vous les ferai voir si vous en avez le désir. Je vous félicite de connaître tant de grands maîtres de la science des astres. J’ajouterai que je m’en étonne un peu. Comment vous nommez-vous ? Et approchez que je vous distingue de la masse ! – Tycho n’osa bouger. Avancez donc, n’ayez crainte, dites-moi comme on vous nomme !

De sa place, sans faire un geste, Tycho dit :

– Tycho, Tycho Brahé til Knudstrup.

Alors le maître vint vers lui et lui tapota la joue avec nonchalance.

Puis il reprit ses explications sur les éclipses totales qui étaient un mystère extraordinaire car la lumière du Soleil se cachait à nos yeux étonnés. Il parla aussi des éclipses de Lune. Il ajouta que si les Anciens avaient tenté de garder secrètes leurs réflexions scientifiques sur les éclipses, c’était justement parce qu’il s’y attachait des frayeurs multiples, bien que, dans la majorité des cas, les éclipses ne fussent suivies d’aucune catastrophe ou malheur particulier ; mais il était arrivé que

des phénomènes étranges et même inquiétants se produisent à la suite d'éclipses totales du Soleil.

Les pâles élèves avaient encore pâli, les rougeauds viraient au violet. Quelques-uns avaient les yeux brillants d'enthousiasme. Tycho souriait de joie. Il les regarda avec une sympathie nouvelle.

Beaucoup d'entre les étudiants se signaient avec crainte; Tycho vit passer sur les lèvres du maître un sourire de mépris. La leçon s'acheva. Il y eut un brouhaha confus et sourd, les étudiants, nerveux, parlant à voix basse, se dirigèrent vers la sortie. Ils ne ricanait plus.

Tycho était ému. Dans quelques mois, il verrait la nuit en plein jour: l'effacement du Soleil par la Lune, juste dans l'axe de la Terre, ainsi que l'avait décrit le grand Ptolémée.

Ce jour-là, Tycho se fit deux amis; ceux-là mêmes dont il avait croisé les regards éveillés vinrent le trouver pour lui proposer de boire à l'amitié, à l'éclipse et à la fin du monde. Ils rirent. Il y avait là Peter Vok von Rosenberg et Jan Kasper Landsberg, tous deux de noble famille.

Ils étaient plus grands et plus minces que lui. D'abord Tycho faillit refuser leur offre puis, séduit par leur gentillesse et leur spontanéité, il se laissa faire. Peter Vok était chaleureux, il avait des yeux rieurs, un peu trop clairs; Jan Kasper était plus distant et semblait se réfugier derrière des habits d'une rare élégance et des manières un peu figées. Mais pour Tycho, fréquenter des garçons de son âge était une nouveauté.

L'amitié, quelle drôle de chose! Ils se virent souvent, très souvent; tous les jours, pendant les cours, après les cours. Le soir, ils sortaient ensemble, travaillaient, allaient à l'église ensemble. Ils ne se quittaient plus. Tycho apprit à attendre avec impatience l'arrivée des amis. Sofie, elle, était toujours là quand il le fallait. Elle était toujours à l'heure. Ses nouveaux amis étaient jeunes, ils oubliaient, ils riaient, ils arrivaient en retard, ils dérangeaient Tycho à toute heure du jour ou de

la nuit, sans vergogne. Ils faisaient cela avec tant de naturel que Tycho n'y trouvait que plaisir.

Le soleil chaque jour courait dans le ciel. Tycho attendait avec fièvre le mois d'août et l'éclipse promise. Peter Vok y voyait non seulement un signe de l'expression de Dieu, mais une sorte de magistrale interrogation sur les phénomènes de la nature. Jan Kasper, lui, concevait cela comme un spectacle excitant, qu'il pourrait raconter à ses belles amies et plus tard à sa descendance. Tycho était plus concret.

– Certes, Dieu a raison de chercher à détourner l'homme de la glaise, à l'arracher à sa pesanteur, mais nous ne savons presque rien de ces phénomènes. Il faudrait les étudier, les mesurer, les observer.

Ni Peter ni Jan Kasper n'avaient pensé qu'ils eussent pu, eux, faire quelque chose; contribuer de quelque façon que ce soit à l'étude de phénomènes astronomiques.

Tycho continua :

– Le maître Fabricius Nygaard m'a invité à le venir voir. J'irai et lui dirai que nous voulons tous les trois observer l'éclipse depuis la tour de l'Université. On verra bien sa réaction. Qu'en pensez-vous?

Peter et Jan Kasper regardèrent Tycho interloqués. Il plaisantait. Eux, observer une éclipse, mais comment?

– Et pourquoi depuis la tour? demanda Jan Kasper.

– Parce que en ville les fumées et les toits nous gêneraient, tandis que de la tour de l'Université le ciel dans son entier sera à nous, répondit Tycho.

Puis il leur parla de la nuit, des horizons clairs. Il leur décrivit la veillée, l'attente et puis la divine surprise; tant et si bien qu'à la fin ils adoptèrent le projet.

– Il faudrait savoir vers quelle heure elle risque de commencer afin de se tenir prêts, dit Peter, presque impatient.

Le maître Fabricius Nygaard attendait avec curiosité et inquiétude la venue de Tycho. Il tournait dans son office en

songeant à l'entrevue qu'il allait avoir avec ce Tycho Brahé til Knudstrup, dont il ne savait rien. Serait-ce lui, l'envoyé d'un au-delà terrestre, dont la passion écarterait les limites de l'univers, car elle serait plus tranchante que le fil de l'épée, plus aiguë que le gel, plus puissante que la vague qui s'abat sur la côte déserte? Il redoutait d'avoir à en convenir, car aucun maître n'aime à trouver plus fort que soi. Il craignait cette découverte, car elle marquerait l'apogée de sa vie, de ses efforts et donc le début de son déclin. Il avait souvent chassé de son esprit cette intime persuasion : Tu trouveras un jeune homme qui sera ton maître, devant qui tu devras reconnaître tes insuffisances. Il s'était dit : C'est folie que tout cela, il n'en est rien ; ce sont des songes, des balivernes. Mais il y revenait toujours.

Et voilà que tout d'un coup, à l'annonce de cette éclipse, dans cette classe de jeunes nobles un peu patauds et plutôt balourds, ce jeune Tycho Brahé s'était dressé et avait pris la parole. Fabricius Nygaard, qui n'aimait pas les matamores, les pédants approximatifs, était tout prêt à le remettre à sa place d'une remarque cinglante mais les références précises, courtes, presque perfides qu'il avait évoquées l'avaient atteint comme une gifle ; la rigueur était là, la passion de l'expérience. Ce jeune étudiant voulait et pouvait savoir, et lui, Fabricius Nygaard, donnerait tout ce qu'il savait.

Il était plongé dans ses réflexions lorsque son domestique lui annonça l'étudiant Tycho Brahé til Knudstrup.

L'entrevue fut brève. Une secousse traversa le vieillard et le jouvenceau. La simple mise en présence des deux hommes avait amorcé un processus que nul ne saurait arrêter.

Le domestique s'était effacé, le parquet avait craqué, les livres sentaient bon et la cire luisait dans la lumière paisible que dispensait un rayon de soleil tempéré. Tycho, intimidé, ne disait mot. Fabricius Nygaard l'interrogea sur ses études, sa vie, sa famille, ses intérêts. Tycho répondit par monosyllabes,

assis sur le bout de sa chaise, les mains posées sur les genoux, les yeux rivés au sol.

À la fin, il dit plusieurs phrases inattendues qui ne répondaient à aucune question.

– Je veux chercher dans le ciel des vérités qui soient manifestes. Je demande à comprendre ce qui se passe là-haut. C’est une interrogation que je porte en moi au plus profond, je ne saurais vous dire plus, monsieur le professeur.

Fabricius Nygaard, très ému, retenait un tremblement.

– Je vous aiderai, la quête est difficile, car elle suppose une rigueur peu commune, mais aussi l’aptitude à inventer des bases solides, inébranlables. Il n’est pas facile de prouver, on s’affronte au néant, à l’ignorance, à sa propre incapacité, puis à celle de son époque, celle des autres. Parfois on trouve quelque chose et cette découverte vous trouble à tel point qu’on préférerait avoir... n’avoir jamais rien trouvé. Parfois, on achoppe sur un problème, on bute, on piétine pendant des mois, des années – pour parler à Tycho, Fabricius Nygaard avait fait sa voix plus douce, plus chaleureuse. On ne trouve pas de solution ; des heures, des milliers d’heures de travail, de solitude passent. On a envie de s’arracher les cheveux, de se briser les phalanges, de s’écorché le cerveau. Puis l’on constate que cette confrontation avec l’ignorance est primordiale, qu’il y a là une vérité massive, muette et simple : on ne sait pas ! Les astres sont loin de nous, mais ce sont aussi des créatures du Tout-Puissant. Ils jouent un rôle primordial dans le destin du monde car Dieu S’exprime dans leurs géométries – Fabricius Nygaard s’arrêta quelques instants puis il reprit : J’ai pu constater, Tycho Brahé, que vous aviez déjà de solides connaissances. Il vous faudra, cependant, encore beaucoup de courage et de labeur. Je suis disposé, pour ma part, à vous recevoir deux fois la semaine en mon office pour travailler avec vous la mathématique des astres et l’astrologie avec laquelle vous devez vous familiariser afin de pouvoir lire

les voies humaines dans les configurations stellaires. Travaillant à ouvrir les chemins d'accès au firmament, vous serez de façon permanente sous surveillance. Tout cela, d'autres l'ont ressenti bien malgré eux. Dans ses lettres intimes, Ptolémée écrit justement à son ami Demetrios Taxos que la quête du savoir est un carnassier insatiable.

Fabricius Nygaard montra à Tycho le manuscrit relié de cuir rouge qui contenait les lettres secrètes de Ptolémée à Demetrios Taxos, puis le reposa sur la table.

Tycho fit part au maître Fabricius Nygaard du projet qu'avec Peter Vok von Rosenberg et Jan Kasper Landsberg ils avaient d'observer l'éclipse du haut de la tour de l'Université.

Le maître fut assez étonné de cette demande car il croyait Tycho solitaire et n'avait pas remarqué que d'autres étudiants eussent semblé porter intérêt à la chose astronomique.

– Pour bien faire cette observation, continua Tycho, il nous faudrait, bien évidemment, savoir assez exactement quand et à quelle heure cette éclipse risque de se produire.

Le maître Fabricius Nygaard partit d'un éclat de rire franc et clair. Tycho en fut gêné, presque vexé.

– Je suis très heureux que vous me fassiez part de ce projet que vous partagez avec vos amis, je vous en félicite. Je vous appuierai naturellement de toutes mes modestes forces. Si j'emploie le mot «modeste», ce n'est point par coquetterie, croyez-le bien ; c'est, d'ailleurs, la raison pour laquelle je suis parti de cet éclat de rire qui, bien que désobligeant, n'était en rien moqueur, je vous l'assure. J'ai ri car j'imaginai la tête de notre très noble recteur-chancelier lorsque vous lui ferez part de votre souhait. Oh, il vous écouterait avec bienveillance ! N'êtes-vous pas le propre neveu du conseiller Bilde ? De surcroît je parlerai pour vous ; mais l'entreprise, apparemment évidente, ne sera pas facile. Le recteur-chancelier constituera certainement une commission professorale et théologique qui aura à statuer sur le bien-fondé de votre requête, sur ses

effets possibles, ses bénéfiques éventuels, sa valeur scientifique intrinsèque, ses effets financiers, moraux, ses incidences religieuses. Des jeunes gens peuvent-ils, en tant que simples étudiants, examiner l'éclipse depuis un bâtiment de l'Université? Certains de mes collègues feront à coup sûr la remarque que cette observation devrait être faite par des professeurs et non par de simples étudiants de première année, ce qui, mon Dieu, est une remarque de bon sens! Puis il faudra demander au Roi l'autorisation extraordinaire de permettre à des étudiants d'observer cette éclipse depuis un bâtiment de l'Université royale. Si votre oncle Bilde est pour vous, Sa Majesté aura tendance à accepter, alors, pour l'Université, les ennuis commenceront. Il faudra trouver des professeurs volontaires pour participer à l'observation qui sera, selon toute probabilité, matinale, et peu d'entre eux souhaitent passer une nuit blanche ou même se lever aux aurores pour finir par devoir rédiger un rapport d'observation qui mécontentera de toute façon quelqu'un.

Tycho n'en croyait pas ses oreilles. Il n'aurait jamais pensé qu'une requête si simple, si évidente, pût poser tant de problèmes, mettant presque en jeu le sort de l'État. Il commençait à craindre que tout ceci ne prît des proportions démesurées.

– Mais si cette autorisation est trop compliquée à obtenir, dit-il, nous observerons l'éclipse depuis ma chambre, elle est certes moins haut située que la tour de l'Université mais...

– Mais non, votre idée est excellente, il n'est peut-être pas mauvais que vous saisissiez l'importance que les hommes attribuent à l'observation des astres. Touchez au ciel, ils se déchirent. C'est un terrain de passion, de crainte et d'angoisse. Naturellement, vous devez aussi envisager l'échec mais essayer de faire prévaloir votre point de vue ne vous coûtera qu'un supplément d'énergie et beaucoup de patience. Je vous promets mon appui, mon aide et mes encouragements et serai, de toute façon, heureux d'observer le phénomène avec vous.

Tycho était étonné de la façon directe et simple dont Fabricius Nygaard usait avec lui. Elle différait beaucoup de celle qu'il avait dans ses cours, habituellement solennels.

– Vous m'avez posé une autre question, continua Fabricius Nygaard, à propos de l'heure supposée de l'éclipse. Je puis vous dire qu'elle aura vraisemblablement lieu au matin. Naturellement, ceci n'est pas certain. Nous ne savons pas exactement à quelle vitesse, selon quel angle, les astres solaires et lunaires se présentent. J'ai pu calculer le jour approximatif de l'éclipse grâce aux cycles de Saros que vous connaissez. La dernière éclipse totale de Soleil a eu lieu il y a dix-huit ans et onze jours, mais elle n'était pas visible de nos contrées. Je l'ai observée moi-même en Arabie, car j'étais alors dans ces terres lointaines. Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps – il se leva et, tout en reconduisant Tycho jusqu'à la porte de son office, il lui dit : Pour vos démarches, demandez à votre oncle de vous obtenir un rendez-vous avec le recteur-chancelier, c'est la meilleure façon de s'y prendre. Alors, c'est entendu, vous viendrez deux fois la semaine à mon office.



Fabricius Nygaard ne lui avait donc pas donné à lire les lettres.

De retour chez lui, Tycho en ressentit du déplaisir. Il ressassa son regret d'avoir trop parlé. S'il s'était tu, peut-être Fabricius Nygaard lui aurait-il montré les lettres du grand Ptolémée. Il était déçu. Bien sûr le maître l'avait invité à venir deux fois la semaine travailler avec lui, mais...

Tycho n'eut pas le loisir de pousser plus avant ses amères réflexions car, dans l'escalier, résonnaient les pas joyeux et bruyants de Peter et Jan Kasper qui firent irruption dans sa chambre.



– Alors? Alors, tu as vu Fabricius Nygaard? Qu'est-ce qu'il t'a dit? Comment était-il? Cela s'est-il bien passé? Tu n'es pas mort de peur? Est-ce qu'il t'a fait goûter son eau-de-vie? T'a-t-il mordu?

Sérieuses et moqueuses, les questions fusaient avec impertinence. Tycho les laissa dire, ménageant son effet par un silence que les deux autres finirent par trouver trop long.

– Alors raconte! Ne te fais pas prier!

– Alors, je l'ai vu. Il s'est intéressé à notre projet. Il l'a trouvé tout à fait recevable. L'éclipse aura lieu, selon lui, le matin. Pour ce qui est de l'observation du haut de la tour de l'Université, ce sera une entreprise difficile. Il faudra demander l'autorisation au recteur-chancelier qui nommera une commission professorale et théologique. Le Conseil et même le Roi s'exprimeront sans nul doute.

À ces mots, Peter et Jan Kasper prirent l'air effrayé.

– Le Roi!

– Oui, le Roi, assura Tycho, mais il ne faut pas s'inquiéter, Fabricius Nygaard sera à nos côtés, il estime que l'idée est excellente.

Puis Tycho exposa en détail sa visite à ses amis ravis. Devant leur joie, il oublia les lettres de Ptolémée qu'il n'avait pas pu lire. Ils riaient, ça allait marcher, on allait observer l'éclipse; la plus grande, la plus belle éclipse du siècle! Ils firent la farandole avec tant de furie et de véhémence que la logeuse, d'ordinaire très discrète, monta à l'étage voir ce qui se passait.

– Monsieur Brahé, monsieur Brahé, qu'est-ce que c'est? Pourquoi tout ce bruit?

Tycho ne pouvait répondre, il faisait des cabrioles et riait à s'étouffer.

Ils la montraient du doigt en pouffant.

– Mais calmez-vous donc! Ils sont enragés, c'est une maison de fous, ils déraisonnent!

La pauvre femme ne pouvait rien faire contre leurs égarements comiques. Elle préféra battre en retraite.

Tycho et ses deux amis entreprirent, dès le lendemain, les démarches en vue d'obtenir la fameuse autorisation. Ils connurent les longs couloirs de l'administration universitaire, l'antichambre du recteur-chancelier, les bureaux de la chancellerie royale... Ils essuyèrent refus, mépris, froideur...

Il fallut attendre jusqu'à la mi-juin pour que le Roi donne son accord. Ordre fut alors donné à Fabricius Nygaard de désigner un professeur et un théologien qui observeraient le phénomène avec lui et les trois étudiants.

Il y avait encore deux mois à attendre. Tycho s'était replongé dans les textes de Ptolémée, mais aussi dans la *Narratio Prima* de Joachim Rheticus, ami, admirateur et disciple de Copernic. Cette théorie héliocentrique de Copernic était trop belle, trop facile; Tycho avait peine à y croire. Le Soleil au centre du monde, ce n'était pas possible!

Il y avait dans le mouvement des étoiles quelque chose de miraculeux. Comment le Soleil pouvait-il se cacher ainsi, derrière la Lune? Qui décrétait le mouvement des astres? Lui, Tycho, chercherait à le savoir. Il savait bien qu'il ne verrait pas le Créateur, que Celui-ci n'apparaîtrait pas, tout d'un coup, derrière une planète ou un nuage pour lui dire: «Regarde, c'est moi l'ordonnateur du monde!» Dieu, demi-dévoilé, la toison léonine, le doigt tendu vers l'infini, lui dévoilant les mécanismes de la création. Pourtant, même s'il était convaincu du contraire, tout au fond de lui-même Tycho espérait rencontrer le Tout-Puissant dans les limbes célestes. Ainsi, Copernic et les siens lui semblaient étranges, car la Terre seule pouvait être au centre, et Dieu Qui l'avait faite avait pu déléguer au Soleil une fonction d'importance, mais pas plus.

Un jour de grande spontanéité, Tycho s'était ouvert à Fabricius Nygaard de ses sentiments et le maître, soudain sévère et menaçant, avait dit :

– Dieu ne montre rien du doigt, vous êtes le doigt de Dieu. Il faut scruter avec attention et minutie le mouvement des corps célestes, le peuplement du ciel. De cet exercice patient, lent et précis sortira un savoir de plus en plus exact amassé avec l'autorisation du Créateur. La science, le savoir ne vont pas contre Dieu, jamais ! Ce qui va à l'encontre du désir divin, c'est la facilité.

Tycho n'aima pas ce ton austère et âpre, il en conçut du désagrément.

Le soir dans sa chambre, il ferma ses livres et resta en contemplation, dialoguant avec le ciel, les étoiles, son frère et Dieu. Tout cela était si proche de lui, il ne le percevait pas comme un devoir ; c'était simplicité et non douleur, c'était plaisir et non coercition.

L'éclipse allait venir. Serait-elle au rendez-vous de son impatience, de son avidité ? Pourrait-il garder cet amour intact ? L'amour de la science et des espaces illimités ?

Pendant tous ces mois, tirant grand profit de l'enseignement de Fabricius Nygaard, Tycho s'était appliqué à se donner un rythme de vie régulier et constant afin d'améliorer son aptitude à s'approcher des astres et du savoir.

Le semestre s'achèverait à la fin août, après l'éclipse. Hormis Peter et Jan Kasper qu'il voyait presque quotidiennement, Tycho vivait solitaire. Il travaillait. La philosophie l'intéressait, il lisait, mais la poésie surtout avait ses faveurs. Il s'essayait parfois à versifier :

*Éclipse dans le ciel bas,  
tu vas donner la nuit.  
Fera-t-il plus froid sur terre ?  
Qui ordonne ces jeux ?*

*Où vont donc les étoiles,  
les astres, les planètes ?*

Sofie lui écrivait souvent. À elle, il faisait part de ses craintes :

Si le soleil ne réapparaissait pas, Sofie ! Cela est possible puisque la nature est, par essence, irrégulière. On pourrait envisager une éclipse qui dure cent ans. Un vent glacé soufflerait sur la terre, les arbres éclateraient sous le gel ; on aurait froid. On chercherait à faire du feu, les plus faibles mourraient, les autres se battraient la nuit pour les dernières bûches. Les aliments seraient immangeables, gelés. La mort nous décimerait tous, les uns après les autres, et nos corps inchangés resteraient raidis dans les postures de notre ultime effroi. Moi, Sofie, je mourrais la plume à la main, acharné à t'écrire.

À l'aube du nouveau monde, après cent années de glace, la lune daignerait laisser le soleil darder, de nouveau, la terre de ses rayons. Un vent tiède agiterait les cheveux des morts allongés par l'attente interminable, puis le soleil les ferait fondre et la putréfaction emplirait l'atmosphère nouvellement fétide. Dieu seul pourrait contempler ce spectacle terrible d'une fin du monde qu'Il aurait voulue sans cri, sans haine, froide et inexorable.

Sofie lui répondait en se moquant de ses craintes.

Mourir gelé, la plume à la main, toi qui crains le plus insignifiant des courants d'air ! Quelle torture, mon bon frère ! Allez, tel que je te connais, tu aurais vite fait de te réfugier auprès d'une ronronnante cheminée. Et puis tu

extravagues complètement, mon pauvre ami, pourquoi veux-tu que le soleil persiste à rester voilé?

Heureusement qu'il y avait Sofie pour sortir Tycho de ses rêves glaciers, et les beaux jours qui revenaient avec l'été.